Perspectives chinoises

2012/4 | 2012
Femmes chinoises : enfin une « moitié de ciel » ?

Zhao Yeqin, *Construction des espaces urbains et rénovation d'un quartier de Shanghai : la problématique de la migration et du changement social*

Shanghai, Shanghai Sanlian Shudian, 430 p.

Emmanuel Caron

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6447
ISSN : 1996-4609

Éditeur
Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée
Date de publication : 20 décembre 2012
Pagination : 86-87
ISBN : 979-10-91019-05-7
ISSN : 1021-9013

Référence électronique
Emmanuel Caron, « Zhao Yeqin, *Construction des espaces urbains et rénovation d'un quartier de Shanghai : la problématique de la migration et du changement social* », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2012/4 | 2012, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 02 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6447

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

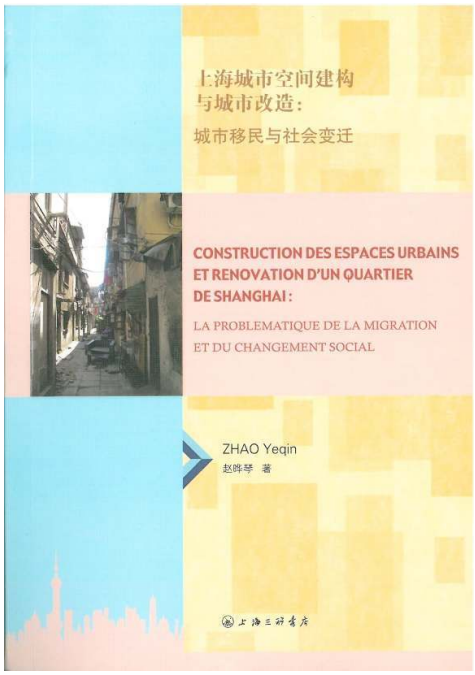
© Tous droits réservés

Zhao Yeqin, *Construction des espaces urbains et rénovation d'un quartier de Shanghai : la problématique de la migration et du changement social*

Shanghai, Shanghai Sanlian Shudian, 430 p.

Emmanuel Caron

1 Depuis deux décennies, les villes chinoises ont connu une mutation extrêmement rapide, premièrement du fait de l'importante vague migratoire interne en direction des grandes villes liée à l'assouplissement du système du *hukou* et, deuxièmement, de la mise en œuvre rapide de projets de rénovation et de développement urbain de grande envergure. Le livre de Zhao Yeqin s'intéresse à l'effet conjoint de ces deux phénomènes sur un quartier ancien de la zone urbaine de Shanghai qui est « voué à la rénovation » et où logent de nombreux migrants. L'enquête ethnographique, menée en deux périodes de dix mois entre 2004 et 2007, nous offre ainsi une fenêtre pour observer les changements sociaux à l'œuvre dans cet espace. Le sujet central à l'étude, les relations entre résidents urbains[1] et migrants, dépasse cependant le seul cadre chinois en faisant surgir une des questions récurrentes à la sociologie urbaine, à savoir la cohabitation de différents



groupes sociaux au sein d'un même espace. L'auteur se rattache ainsi à une tradition sociologique riche, puisant ses sources dans la sociologie de l'École de Chicago mais aussi de la sociologie urbaine française. Les exigences du contexte chinois ne sont pour autant pas négligées, l'auteur prenant soin de détailler le contexte historique, à la fois national et très local, qui mène à la formation de la situation étudiée.

2 Il faut préciser que cet ouvrage, publié en français par une maison d'édition chinoise, est directement tiré d'une thèse rédigée en 2008 en cotutelle à l'ENS Cachan et à l'Université Normale de la Chine de l'Est. Sans doute le choix d'une publication en français et en Chine a-t-il privé l'ouvrage d'un travail d'édition qui aurait pu non seulement éclaircir l'argument développé mais aussi améliorer la lisibilité de l'ensemble. Ainsi une première partie (chapitres 1 et 2), exclusivement théorique et méthodologique, est parfois redondante avec la deuxième partie où sont développées les analyses basées sur le terrain. La richesse des références témoigne certainement d'un souci d'exposer les fondements théoriques qui servent de base à la réflexion mais on peut regretter qu'elles ne soient pas toutes rendues opérationnelles en les mobilisant directement en lien avec des données empiriques. La qualité de ces dernières atteste, par ailleurs, de la forte immersion de l'auteur sur le terrain. Les entretiens menés, tant avec les migrants qu'avec les résidents urbains, sont approfondis et permettent à l'auteur de reconstituer des récits de vie qui éclairent le propos.

3 La seconde partie, qui représente deux tiers de l'ouvrage, débute avec une présentation du quartier étudié, Yuanhenong[2] (chapitres 3 à 5). La caractérisation de la population est minutieuse et l'utilisation de photographies appuie la description physique des lieux. Dans un premier temps, les évolutions récentes du quartier sont mises en perspective avec son histoire plus longue. On suit le quartier depuis ses débuts comme bidonville[3] au début du XX^e siècle, en passant par son développement grâce à l'implantation d'une usine textile à proximité jusqu'à la fermeture de celle-ci au début des années 1990 mettant au chômage une partie importante des habitants. C'est dans ce contexte que l'arrivée de migrants de plusieurs provinces – principalement l'Anhui, le Jiangsu et le Henan – se superpose aux transformations en cours et amorce un mouvement qui conduit des habitants à louer leur logement et, pour certains, à quitter le quartier.

4 Sur la base de récits de vie, l'auteur détaille les trajectoires résidentielles des migrants à leur arrivée à Shanghai et en propose une typologie : 1) l'installation dans le quartier comme « terme d'un parcours ponctué d'étapes intermédiaires » ; 2) comme « étape vers un quartier plus luxueux »; et enfin, 3) comme « résultat d'une trajectoire migratoire directe ». Le détail de ces trajectoires est d'un grand intérêt car il permet de faire ressortir de manière nette les points d'inflexion – changement de travail, conflit avec un logeur, etc. – qui conduisent à changer de logement. La typologie en elle-même est cependant moins convaincante car elle ne semble pas prendre en compte le caractère dynamique de ces trajectoires, présentant, pour les premières et troisièmes catégories, l'installation à Yuanhenong comme le terme de la trajectoire résidentielle.

5 À l'arrivée de migrants s'ajoute le redéveloppement des environs qui fait du quartier une zone « enclavée » par rapport aux nouvelles résidences alentours. La différence entre Yuanhenong et ces quartiers est tant architecturale – des maisons individuelles d'un côté contre des immeubles d'une vingtaine d'étages de l'autre – que sociale. Les résidents urbains de Yuanhenong sont en effet plus âgés d'une génération et la population active composée majoritairement d'ouvriers contre une population active majoritairement employée dans des bureaux pour la résidence nouvellement construite. La différence est

en fait double car les migrants installés dans le quartier de Yuanhenong sont socialement différents des deux groupes précédents. Une grande majorité de migrants étaient en effet cultivateurs avant de venir s'installer à Shanghai et sont, eux aussi, une génération plus jeune en moyenne que les résidents urbains. La part importante de migrants dans la population du quartier lui confère une image de « quartier d'immigration » (p. 240) et les médias et les habitants des alentours dépeignent Yuanhenong comme un lieu sale et où règne une importante criminalité. Ces représentations atteignent les résidents urbains dans la perception qu'ils ont d'eux-mêmes, au point de vivre de plus en plus ce lieu d'habitation comme un « stigmate », selon le concept goffmanien, ce qui motive leur déménagement. Pour les migrants, au contraire, vivre dans ce quartier est perçu comme une amélioration, du simple fait d'avoir pu s'installer à Shanghai.

6 Les deux chapitres suivants (chapitres 6 et 7) s'attachent à la construction des deux groupes habitant au sein du quartier et à leurs rapports. L'auteur rappelle que la catégorie sociale « migrants », bien que basée sur la catégorie officielle du *hukou*, est construite socialement. Ainsi, malgré la différence d'origine des migrants, c'est l'expérience commune de la migration qui donne à ce groupe une forme d'identité collective. Par ailleurs, la distinction récurrente opérée par les résidents urbains donne localement un sens à cette division duale de la population. Dans les entretiens cités, les résidents urbains se distinguent systématiquement de ceux qu'ils considèrent comme des « campagnards » (*xiangxiaren*), quand bien même ils sont eux-mêmes d'anciens migrants – ou descendant de migrants – installés quelques décennies plus tôt. Cette distinction est loin d'être neutre, les résidents urbains entretenant, selon l'auteur, une forme de « complexe de supériorité » envers les migrants (p. 295).

7 Alors qu'aux yeux des résidents urbains, « la présence même de population migrante fonctionne comme symptôme de la dégradation de la vie de quartier » (p. 283), se pose la question de la cohabitation de ces deux populations. Les liens entre la perception des migrants qu'ont les résidents urbains et la réalité des relations interpersonnelles qu'ils entretiennent avec eux sont complexes. Ainsi, de bonnes relations avec un voisin migrant ne remettent pas nécessairement en cause une perception globalement négative. Le migrant est ainsi un « acteur idéologique »[4] car les « observations ultérieures et événements ne seront retenus, ne seront même véritablement perçus, que s'ils viennent conforter l'image négative de cet acteur » (p. 292). Parmi les nombreux points de tension sont principalement mis en avant les questions de la saleté et de l'appropriation des parties communes du quartier. Dans les deux cas, l'auteur montre que les résidents urbains tendent à renoncer à l'utilisation des espaces publics dont ils se servaient avant l'arrivée des migrants. On peut citer les toilettes publiques, l'aire de jeu et, plus généralement, les lieux de passage où les résidents urbains avaient l'habitude de s'installer pour échanger avec leurs voisins. Dans le cas des toilettes publiques, cette renonciation est une manière de refuser de se voir assimiler à la dégradation des lieux, alors que dans d'autres, la simple présence de migrants nuit à la fonction sociale de l'utilisation de ces espaces, à savoir créer un entre-soi. Les commerces du quartier – épiceries et restaurants – qui sont tenus par des migrants sont aussi évités alors que les activités culturelles du comité de résidents (*juweihui*) sont réservées aux seuls résidents urbains, ce qui affaiblit le comité dans son rôle de producteur de normes sensées s'appliquer à tous. Les règlements du comité ne sont ainsi que peu appliqués et les normes effectives sont produites par les interactions – parfois très tendues – entre migrants et résidents urbains. En dehors de son rôle de médiation qui permet parfois de

résoudre des conflits aigus, la capacité d'action du comité de résident est limitée. Ainsi, une initiative visant à organiser un nettoyage régulier des parties communes fait long feu face à la difficulté de percevoir une taxe auprès des propriétaires de logements car beaucoup d'entre eux n'habitent déjà plus dans le quartier.

8 Le dernier chapitre (chapitre 8) traite de la « rénovation » du quartier et de ses effets sur les stratégies résidentielles des résidents urbains. Depuis qu'un projet de redéveloppement passant par la démolition du quartier est resté en suspens en 2003, les habitants sont partagés entre ceux qui perçoivent positivement le redéveloppement à venir et ceux qui restent attachés au quartier. Les premiers soulignent les mauvaises conditions de logement et la dégradation du quartier due aux migrants alors que les seconds sont attachés à leur logement du fait de la sociabilité qu'ils entretiennent avec leurs voisins et de sa proximité avec le centre ville. Les migrants, étant locataires, sont laissés de côté par le processus de redéveloppement, quand bien même ils ont, au cours des années, formé des communautés importantes et que l'existence de ces logements bon marché leur est nécessaire pour se maintenir en ville. Les compensations offertes aux résidents urbains ne suffisant pas à acheter un appartement en centre ville, et les logements de remplacement étant situés en banlieue, les stratégies résidentielles sont très tributaires des moyens financiers de chaque famille. La dégradation du quartier et la cohabitation forcée avec les migrants est un facteur qui s'ajoute à ces contraintes et qui pousse certaines familles à partir plus rapidement que d'autres.

9 Que le quartier soit « voué à la rénovation » pèse manifestement sur les décisions à déménager des résidents urbains mais on a du mal à saisir clairement l'imbrication de ce facteur avec celui des relations tendues entre les deux groupes de population qui composent le quartier. Les catégories de trajectoires résidentielles proposées par l'auteur mélangent en effet ces deux paramètres avec d'autres considérations, comme celle des moyens financiers des habitants. Cela permet de rendre compte de la complexité des paramètres qui conditionnent les choix résidentiels mais empêche de percevoir nettement l'effet respectif de ces deux phénomènes. Globalement, l'ouvrage lance de nombreuses pistes de grand intérêt : trajectoires migratoires, trajectoires résidentielles, mise en question du lien entre proximité physique et sociale, influence des projets de redéveloppement sur les rapports entre habitants, etc. Malheureusement toutes ces pistes ne sont pas menées à leur terme et la conclusion n'arrive pas à relier ces différents fils en un seul faisceau. La qualité de l'ethnographie, elle, permet de mieux comprendre les caractéristiques de ce type de quartier, ce qui permet la comparaison avec d'autres quartiers où s'installent de nombreux migrants, comme les villages dans la ville.

NOTES

1. L'auteur utilise le terme d' « autochtone » pour désigner cette population qui possède le *hukou* de la ville de Shanghai

2. Le nom ayant été changé par l'auteur dans un souci d'anonymat.

3. Le terme « *penghuqu* » (棚户区) est préféré par l'auteur et a l'avantage d'être utilisé par les acteurs locaux pour faire référence au quartier étudié.
4. L'expression est de Gérard Althabe, « Éléments pour une analyse des relations interpersonnelles dans l'espace commun d'immeubles HLM (Bellevue-Nantes) », Vie quotidienne en milieu urbain, Colloque de Montpellier, 1978.

AUTEUR

EMMANUEL CARON

Doctorant au CECMC, EHESS, Paris (emmanuel.caron@ehess.fr).